

LA VOIE
DES ORACLES

© 2016 Scrineo
8 rue Saint-Marc, 75002 Paris
Diffusion : Volumen

Couverture réalisée par Aurélien Police
Mise en page : Clémentine Hede
ISBN : 978-2-3674-0399-1
Dépôt légal : avril 2016

ESTELLE FAYE

LA VOIE
DES ORACLES

III. AYLUS

ScriNeo





I

Thya la Jeune se réveilla en sursaut, moite de sueur. Elle se redressa en avalant une goulée d'air, crispa les doigts sur ses couvertures. Le contact rugueux la rasséréna. L'épaisse laine venait de la lointaine Bretagne, de cette île du Nord où des barbares Pictes aux visages peints tenaient encore en respect les légionnaires romains.

Thya la Jeune reprit son souffle. Son cœur battait la chamade. Elle s'efforça de se calmer. Dehors il pleuvait sur Rome. L'averse tombait en lanières froides, faisait déborder les égouts de Subure, noyait les berges du Tibre, et changeait en boue les jardins du Palatin, cette colline où s'étagaient les élégantes villas des sénateurs. Là où se trouvait la villa d'Aylus, la villa de l'Empereur. Celle où venait de se réveiller Thya.

La pluie crépitait sur le toit de tuiles, juste au-dessus de la chambre, et ce martèlement régulier l'apaisa peu à peu. Elle repoussa ses longs cheveux, leva les yeux vers le ciel, vers le plafond où étaient peintes des constellations, le Bouvier, Cassiopée, les Pléiades...

Le même rêve, songea-t-elle. Encore cette nuit, le même rêve. Pourquoi revenait-il la hanter? Il n'avait rien de prémonitoire, il ne montrait pas l'avenir, Thya en était persuadée, elle n'aurait su dire pourquoi.





La Voie des Oracles

Dans ce rêve, elle traversait la Gaule, un pays où elle n'était pourtant jamais allée. Mais une Gaule en proie aux raids des barbares, aux Voies Romaines délabrées, aux *latifundia* en ruines, des paysans incultes faisant boire leur bétail là où se baignaient aujourd'hui les nobles gallo-romains. C'était une Gaule, enfin, où la religion interdite du Christ était encore bien vivace, et où l'église du Dieu Unique pourchassait les magiciennes et les devins. Thyra soupira. Les dieux en soient loués, la Gaule ne ressemblait certainement pas à ça aujourd'hui. Les Légions guidées par les Oracles avaient renvoyé jusqu'au fin fond des forêts germaines les clans barbares, et quant aux serviteurs du Christ, les derniers se terraient désormais dans les catacombes, méprisés par le peuple même qui autrefois avait cru en eux.

Ce que les rêves lui présentaient, au fond, c'était une version différente de l'Histoire, un sort plus cruel et plus sombre, auquel grâce aux Dieux l'Empire avait échappé. Dans cet autre monde, elle voyageait en compagnie d'Enoch, de Mettius, et parfois d'Aylus en personne. Mais tous, ils étaient différents. À commencer par elle. Là-bas, elle était plus dure, presque sauvage, le plus souvent les cheveux emmêlés, ébouriffés comme si elle n'en avait jamais pris soin. Le reste du temps, elle était très apprêtée, un peu trop à son goût, avec une perruque rousse flamboyante et un maquillage vif. Elle était très proche, en fait, des filles dont aimait s'entourer Enoch. Quelque chose, à cette pensée, la mit mal à l'aise. Elle ne s'y attarda pas. Elle voulait se souvenir du rêve, l'analyser autant que possible avant qu'il ne devienne plus vague, que les émotions si fortes qu'il avait provoquées ne soient amoindries dans son esprit.

Dans l'autre Histoire, dans ce voyage étrange en Gaule, ses compagnons non plus ne ressemblaient pas exactement





Aylus

à ce qu'ils étaient en réalité. Oh, les variations étaient assez subtiles... On ne pouvait se tromper sur leur identité, Enoch était toujours Enoch, même s'il s'habillait comme un séducteur de province, et non comme le fils de l'Empereur. Et il ne se conduisait pas comme le fils de l'Empereur, il faisait preuve d'une insolence, d'une audace gouailleuse que Thya réprouvait et enviait tout à la fois. Mais sur ce point, se reprit-elle, le mystérieux Enoch du rêve n'était pas très éloigné de l'Enoch qu'elle connaissait. Le Enoch du monde réel pouvait bien porter une toge, cela ne l'empêchait pas de détonner à la cour.

Quant à Mettius... Dans l'autre monde, il ne portait plus, et depuis longtemps, la livrée écarlate de la Légion. Aussi incroyable que cela paraisse, il avait échangé son poste de chef de la garde impériale pour l'emploi très subalterne de... de *livreur de porcs*. Et quelque chose le tourmentait, le rongait de l'intérieur. Un démon, ou un souvenir... À cause de ça, sans doute, il paraissait plus fatigué, plus vieux. Mais il la protégeait, elle, Thya, avec la même volonté farouche qu'il mettait dans le monde réel à protéger l'Empereur.

C'était un miroir déformant, ce rêve, un cercle de bronze qui se retrouverait bosselé et verdi. Et dans son reflet, Aylus... Aylus pour le coup n'avait plus rien de romain. Certes, il gardait ses cheveux blancs et ce port altier qui attirait le regard où qu'il passe. Mais pour le reste, il avait tout d'un chef de clan barbare, d'un coureur de forêts, depuis ses loques germaines jusqu'à sa façon de marcher, de se battre, plus souple, plus instinctive. Il avait des gestes de Vandale, il se mouvait avec naturel dans les bois obscurs et sur les pentes escarpées des montagnes, si loin de l'univers que Thya le voyait arpenter à Rome.

Ils étaient donc tous les quatre des parias, des vagabonds, ils menaient des vies aux antipodes de leurs existences dorées





de Rome, et pourtant... Pourtant, quand elle émergeait de son rêve, Thya la Jeune revenait au monde réel avec un léger pincement au cœur. Presque un regret. Sans doute parce que, dans ses songes, elle était... *libre*?

Elle secoua la tête, se leva en se drapant dans sa couverture, marcha pensive jusqu'à la fenêtre. L'air était encore frais en ce début de printemps, et Thya frissonna en se serrant davantage dans la chaude étoffe de laine. Dehors, l'aube se levait à peine, une lumière grise et malade permettait tout juste de deviner, derrière les lais de pluie, les ifs noirs et les statues blanches du jardin. Une nouvelle journée commençait à Rome, dans la cité aux Sept Collines, qui sous l'impulsion d'Aylus était redevenue le centre du monde, la capitale de l'Empire.

Thya la Jeune n'avait quasiment jamais quitté la ville, sauf pour aller rendre visite à son père, lors de brèves excursions dans sa ferme du Pô. Un sourire amer lui échappa, alors que personne ne pouvait la voir. À seize ans à peine, elle était la femme la plus puissante d'Occident, la nièce et l'héritière de l'Empereur Devin. Et elle ne connaissait le monde que par ses précepteurs et ses livres. Était-ce pour cela que le rêve revenait, nuit après nuit? Répondait-il à un désir qu'elle n'aurait jamais osé avouer en plein jour? Qu'elle avait presque honte d'admettre?

L'autre Thya, son reflet, sa jumelle, voyageait, elle. Sans suite, sans appareil, sans véritable escorte, à part Mettius et Enoch. Elle bravait les éléments et les hommes, et les créatures des Enfers, pour rejoindre la forteresse de Brog, dans le Monte Vosego. Là où, vingt ans plus tôt, Aylus avait remporté sa première victoire.





Aylus

Dans le matin blême de Rome, Thya la Jeune se colla contre la fenêtre, contre le croisillon de bois, et inspira à pleins poumons l'air humide, chargé d'odeur de sève. Elle ferma les yeux, essaya d'imaginer les forêts du Monte Vosego, les torrents dévalant les pentes, la mousse et les lichens à l'assaut des pierres grises de Brog.

Comme n'importe qui dans l'Empire, Thya la Jeune avait appris dès l'enfance ce qui s'était passé à Brog. Vingt ans plus tôt, Aylus avait remporté là sa première victoire contre les Vandales et sauvé la Légion de son frère, le général Gnaeus Sertor. Aveuglé par la jalousie, Sertor avait voulu faire assassiner Aylus sur un chemin de montagne. Cependant, l'homme qu'il avait choisi pour cette tâche, le simple soldat Mettius, s'était retourné contre son chef. Mettius avait pris le parti d'Aylus, il avait accusé Sertor de trahison. Dégradé, humilié, le général n'avait eu la vie sauve que grâce à l'intervention d'Aylus, qui avait plaidé en sa faveur. Ensuite, sous les acclamations de ses hommes, Aylus avait pris la tête de la Légion. Il avait reconquis des territoires du Nord perdus des siècles plus tôt par l'Empire. Il était rentré à Rome en vainqueur, précédé par une légende qui déjà évoquait les exploits de César et d'Auguste. Et il était devenu Empereur.

Il avait changé la face de l'Empire, il avait rétabli les cultes des anciens dieux, il s'était entouré d'oracles comme lui. Il fondait ses décisions, politiques comme militaires, sur les prédictions et les visions bien plus que sur des arguments rationnels. Il était difficile de s'opposer à quelqu'un dont le regard perce les brumes de l'avenir...

Un lent filet d'eau froide coulait depuis la gouttière, glissant tel un sanglot sur le grillage de bois qui protégeait la fenêtre. Aylus avait vu ces pluies diluviennes arriver, et il avait réquisi-





tionné tous les paysans des environs de Rome pour étayer ou construire des digues. Bien peu avaient osé se plaindre de ce travail forcé. Après tout, c'était pour le bien de tous, n'est-ce pas? Hier encore, on avait arrêté quinze ou vingt personnes dans Subure, des jeunes gens pour la plupart, des adolescents qui n'avaient encore commis aucun délit, mais dont les augures avaient prédit qu'ils deviendraient des criminels.

Qu'ils deviendraient *peut-être* des criminels, souffla une petite voix dans la tête de Thya. La voix de sa conscience? Elle se détourna de la fenêtre, se pelotonna sur son lit, les genoux entre les bras. Elle baissa la tête. Une vague de ses cheveux d'encre roula devant son visage, soyeuse et caressante grâce aux baumes et aux huiles dont elle les enduisait chaque jour. Elle ravala la mélancolie qui lui montait aux lèvres. Elle n'avait pas le droit d'être faible. L'avenir de Rome dépendait d'elle. Elle avait un don plus puissant encore que celui d'Aylus. C'est pour cela qu'Aylus l'avait enlevée à son père, l'ancien général Gnaeus Sertor. C'est pour cela qu'il l'avait élevée à Rome comme sa propre fille.

Dès qu'elle sortirait de sa chambre, dès que le ballet des officiels et des esclaves commencerait, Thya la Jeune ne devrait plus afficher la moindre faiblesse, le moindre doute. Cependant, tant qu'elle était encore seule, dans le cocon de sa chambre, elle pouvait se permettre de penser à d'autres choses qu'à sa charge. Elle pouvait oublier le présent et l'avenir, pour quelques instants encore.

Elle se concentra sur le passé, sur tout ce qu'on lui avait raconté à propos de l'ascension d'Aylus. Les choses paraissent si simples, quand on se penche sur le passé. Vingt ans plus tôt, à Brog, Gnaeus Sertor était un traître, un fratricide. Et Aylus était un héros.





Aylus

Sur le chemin de montagne, Aylus avait été sauvé par un miracle presque, par l'apparition providentielle d'une jeune femme portant une tunique d'homme, une fille qui avait des yeux verts comme lui, comme Thya la Jeune, et des marques de brûlures récentes sur la gorge. On aurait dit que des flammes avaient tenté de l'étrangler.

Elle avait des dons d'oracle elle aussi. Est-ce que ceux-là allaient ensemble, les yeux verts et les dons de voyance ? se demanda Thya la Jeune, sans trouver de réponse. Quoi qu'il en soit, cette femme avait pris Aylus sous son aile, elle l'avait protégé, conseillé. Elle l'avait suivi jusqu'à Rome, avait veillé sur ses premières années en tant qu'Empereur. Cette femme avait désormais sa statue sur le Forum, à côté des dieux et des devins de légendes. À cause des marques sur sa gorge, on l'appelait l'*Oracle Brûlée*.

Thya la Jeune l'avait croisée, deux ou trois fois, quand elle n'était encore qu'une enfant. Elle n'avait gardé de cette femme exceptionnelle que quelques souvenirs épars, quelques impressions. Elle se rappelait ses yeux verts, leur éclat sauvage. Un regard indéchiffrable que l'Oracle Brûlée lui avait adressé un jour, à elle la gamine déracinée. Un regard teinté de tristesse et de... d'une sorte de réminiscence...

Thya la Jeune aurait aimé connaître l'Oracle Brûlée davantage, l'interroger sur son parcours, sur ce qu'elle avait affronté avant de secourir Aylus. La rumeur disait qu'elle venait de très loin, d'au-delà des frontières de l'Empire, d'un pays de soie et de sable, où l'on vénérât le Vent et le Feu.

Mais l'Oracle Brûlée avait quitté Rome depuis longtemps. Elle était partie alors que Thya n'avait pas sept ans. Thya n'avait jamais trop su pourquoi, d'ailleurs.

– Le Destin l'appelait loin de nous, lui avait simplement expliqué Aylus.





Depuis, elle n'en avait pas appris davantage. Quand elle était petite, elle croyait que c'était le vent qui avait emporté son héroïne. C'est pourquoi, les nuits de tempête, elle se glissait hors de la villa, elle se plantait dans le jardin... L'averse collait contre son corps maigre sa tunique d'enfant, elle claquait des dents mais elle l'ignorait volontairement. Mieux, elle était fière de supporter les éléments déchaînés, elle était minuscule et perdue au milieu des grands ifs austères dont la cime fouettait le ciel. Le vent dans les branches vrombissait à ses oreilles comme les loups démons des légendes de Gaule. Elle ne craignait pas les démons, elle était la princesse oracle, elle était invincible... Elle ouvrait les bras et elle souhaitait très fort que l'orage l'emporte, qu'il l'emmène loin, très loin de Rome, jusque dans les contrées inouïes d'où l'Oracle Brûlée était venue.

Un soir Aylus l'avait surprise. Il l'avait serrée dans ses bras et l'avait ramenée à la villa au pas de course. C'était l'un des très rares moments où Thya la Jeune avait lu de l'angoisse dans les yeux de son oncle. Il l'avait enveloppée dans une couverture, une laine rugueuse comme celle qui la réchauffait aujourd'hui. Son oncle lui semblait si fort à l'époque, presque un géant avec ses muscles épais forgés dans les combats contre les barbares. Il l'avait frictionnée jusqu'à ce que tous deux cessent de trembler. Ensuite, d'une voix vibrante, il lui avait expliqué ses responsabilités. Ses devoirs. Parce qu'elle avait reçu un don terrible et incroyable. Elle n'avait pas tout compris alors, mais elle avait été bouleversée par le sérieux, la détresse même dans la voix de son oncle. Elle n'avait plus tenté de s'échapper depuis.

Aujourd'hui, il n'y avait pas de vent. Juste de la pluie. Comme si toute la colère du monde s'était tue, toutes ses





envies de liberté aussi. *Allons, se morigéna* Thya, au chaud dans sa couverture, *j'ai beaucoup de chance d'être ici*. À travers les traits noirs de ses cheveux, elle balaya du regard sa chambre. Vaste et chaleureuse, cette pièce constituait le centre de son univers. Ses robes et ses voiles s'entassaient sur les coffres de bois précieux, dans un désordre mesuré. Ses coffrets à bijoux débordaient des cadeaux de son oncle. Elle n'aimait pas particulièrement les colliers et les bracelets d'or et d'argent pour eux-mêmes. Mais ils faisaient partie de sa tenue d'oracle. Les gens s'attendaient à la voir ainsi, les patriciens comme la plèbe. Étincelante et lointaine.

Le regard de Thya glissa sur les reflets scintillants, tomba sur un vieux coffre plus sombre, plus vieux, beaucoup moins luxueux, calé dans un coin de la chambre. Rien qu'en le voyant elle se sentit un peu mieux. C'était son coffre familial, il avait appartenu à sa mère, à sa grand-mère, et à ses ancêtres avant. C'était le seul meuble qu'elle avait amené du *latifundium* de son père, et il contenait ce qu'elle avait de plus précieux : son poignard sacrificiel, hérité de ses ancêtres étrusques, ses rouleaux de lin qui listaient des techniques de divination anciennes, une broche en argent en forme de colombe, qui elle aussi lui venait de sa mère. Et un petit buffle en terre cuite, dont la peinture s'écaillait. Un jouet d'Enoch, qu'il lui avait offert autrefois, des années plus tôt...

Sans doute était-ce à cause de la pluie, de la lumière grise, Thya se sentait gagnée par une nostalgie plus âpre que de coutume. Enoch avait été son unique ami. Autrefois. Il n'était pas impressionné par son pouvoir, et à Rome il était bien le seul. Sa joie solaire contrastait avec le sérieux et la gravité de Thya, ils se disputaient souvent mais ils se complétaient, aussi. Deux ans plus tôt, ils avaient même pensé s'unir par le mariage. Aylus avait mis un terme à ce projet. Enoch n'avait aucun pouvoir,





aucun don, *seulement une belle gueule*, selon les mots de l'Empereur. Il n'était pas digne de Thya. Personne ne l'était, songea la jeune fille. Depuis, Enoch avait pris ses distances. Thya ne le croisait plus que de loin en loin, au Cirque Maxime, au théâtre ou aux cérémonies officielles. Il avait chaque fois une fille différente à son bras, une fille aussi chatoyante que lui, une élégante en perruque rouge bouclée selon la dernière mode, au maquillage provocateur. Thya les avait un peu jalouées, au début, elle devait bien l'admettre. Puis, très vite, elle s'était persuadée qu'elle avait tourné la page. Elle s'était consacrée encore davantage à ses visions, aux augures. Car avant tout elle était une oracle. Le reste n'avait pas d'importance.

Le reste n'a pas d'importance, se répéta-t-elle en boucle. Elle en était fermement convaincue. Pourtant, ce matin-là, elle ferma les yeux – elle avait encore quelques minutes devant elle, avant qu'un esclave ne vienne taper à sa porte et que ne débute sa journée officielle. Elle ferma les yeux et se replongea dans son rêve.

Par un effort d'imagination, le crépitement de la pluie se changeait en clapotis d'un fleuve, un long cours d'eau aux flots verts, aux berges couvertes de roseaux, de saules et de fleurs de marais. Thya prononça un nom très doucement, pour elle-même, comme une promesse. *Sequana*. C'était la Sequana, un cours d'eau de Gaule, celui de son rêve. Et elle se tenait à la proue d'un navire marchand qui remontait vers l'Est, vers des terres moins civilisées. Le soleil couchant enflammait le ciel. Le vent gonflait les voiles du bateau, jouait dans les cheveux roux de Thya – dans son rêve, elle était rousse, sa robe verte comme les flots, ses lèvres rouges comme le crépuscule. Enoch était avec elle. Enoch venait à sa rencontre, il lui tendait la main...





Aylus

Trois coups à la porte la ramenèrent brutalement au réel.

– Maîtresse, souffla une voix apeurée depuis le couloir, l'Empereur veut te voir. Au plus vite.

Thya se releva aussitôt, soudain tendue. Aylus ne l'appelait jamais si tôt. Un mauvais pressentiment lui hérissa la nuque.

– Où est-il? demanda-t-elle.


– Au temple d'Apollon, sur le Forum. Il a besoin de ton don. Son fils... Enoch a disparu.








II



Au moment où Thya s'extirpait de son lit, plus bas, dans les ruelles tortueuses de Subure, son frère Aedon était déjà à pied d'œuvre. Il marchait en rasant les murs. Il se fondait dans le décor, ombre parmi les ombres, parmi les rôdeurs louches qui hantaient au point du jour le bas quartier de Rome. Les maisons de passe n'avaient pas encore fermé leurs portes. Les lanternes accrochées dans leurs devantures ajoutaient un peu de lumière chiche au gris de l'aube. Aedon se demanda vaguement combien d'honorables citoyens pouvaient braver le déluge – et les vauriens de Subure – pour lâcher quelques pièces aux prostitués locaux. Bah, si les tenanciers restaient ouverts, c'est qu'ils y trouvaient leur compte. En tout cas, aucun rabatteur n'essaya de l'attirer. La misère aiguësait l'instinct des gens. Ils comprenaient rien qu'en le voyant que le jeune homme n'était pas ici pour le plaisir.



Aedon avançait tête baissée, ses cheveux courts de légionnaire dissimulés par un capuchon de cuir sur lequel la pluie dégoulinait. Il avait troqué son uniforme pour une tunique ample, dont les plis dissimulaient son poignard et des bottes basses usagées. Dans cette défroque, aucun garde impérial n'aurait reconnu le jeune centurion, neveu de l'Empereur certes, mais qui, contrairement à Thya, n'avait pas toujours bénéficié des bonnes grâces de son oncle.



Aedon n'était pas un devin, et Aylus avait craint que le jeune homme ne suive les traces de son père, et devienne un assassin potentiel. Alors, il avait tout fait pour éloigner Aedon du métier des armes, pour le pousser lentement mais sûrement vers une vie oisive et décadente. Le caractère rétif d'Aedon avait contrecarré ces plans. Certes, le jeune homme n'avait pas la carrure d'un guerrier, pas comme son père. Mais en revanche, il pouvait faire preuve d'une obstination peu commune, et après des années éreintantes au sein de la Légion, il avait obtenu le grade de décurion, puis de centurion. Il possédait aussi un certain talent pour l'intrigue, et il s'en était servi pour éviter les postes trop tranquilles auxquels son oncle voulait le cantonner. Il avait combattu contre les Germains jusque dans les forêts d'Orcynie, c'est là qu'il avait gagné la cicatrice qui lui barrait le visage, là qu'il avait perdu deux doigts de la main gauche, remplacés depuis par des prothèses en métal. Ces marques de bravoure l'isolaient de fait à la cour impériale, où l'on préférait désormais les devins aux soldats. Tant mieux, au fond, songeait souvent le jeune homme. Avec ses dispositions pour l'intrigue, il aurait pu facilement devenir un agent au service d'Aylus. Mais ce n'était pas ce qu'il voulait. Il refusait d'être soumis, à la botte de son oncle, des Oracles ou du Destin, quels que soient les dieux qui l'incarnent. Il voulait davantage.

Certains soirs, pendant la campagne de Germanie, alors que le brouillard s'infiltrait tels des doigts crochus entre les hauts sapins d'Orcynie, il s'était demandé s'il aurait éprouvé cette faim dévorante, cette ambition féroce dans un autre contexte. Aurait-il été le même homme, dans d'autres circonstances ? Si, des deux frères, Gnaeus Sertor, le guerrier, avait triomphé d'Aylus, le devin ? Aedon s'amusait parfois en pensée avec





Aylus

cette hypothèse irréaliste. Cet inutile jeu de l'esprit le lassait vite, il laissait tomber, et retournait à sa vraie vie.

Aedon avançait dans un bon pouce d'eau douteuse, l'averse changeait en ruisseaux les rues torves de Subure. Ce matin, le pire quartier de Rome puait davantage que d'habitude. Le *Cloaca Maxima*, le grand égout, passait juste sous ses pieds, il débordait avant midi. Il aurait fallu le réparer depuis des mois déjà, mais le gouvernement n'avait rien fait. Parce que les augures n'avaient rien dit au sujet des eaux usées et des miasmes qu'elles transportent. Parce que les devins, tout à leurs rêves d'avenir, se moquaient bien de quelques plébéiens sacrifiés. Aedon plissa le nez, se félicita *in petto* de ne pas avoir donné rendez-vous à ses complices dans les catacombes. Il y aurait du chrétien noyé sous la ville aujourd'hui.

Devant le jeune homme, quelques vieilles femmes en hail-lons se glissèrent hors d'un taudis coincé entre deux *insulae* branlantes. Bravant les trombes d'eau, elles allaient porter des offrandes à une petite divinité dans une niche du mur, de l'autre côté de la rue, une idole qu'Aedon ne parvint pas à nommer. La pluie délavait les grands yeux pourpres peints grossièrement sur les façades, le symbole des devins et des pouvoirs de vision. Souvent, la peinture avait coulé au moment où l'on avait tracé l'œil, et les bavures ajoutaient comme des larmes au bas du dessin.

Aedon se détourna malgré lui lorsqu'il croisa l'un de ces regards. Il avait toujours l'impression que ces yeux aux contours maladroits tentaient de scruter jusqu'au fond de son âme. Ce n'était qu'une impression, bien sûr. Même Aylus n'était pas en mesure d'espionner son peuple avec des yeux peints sur les murs. Mais le malaise demeurerait. Heureusement, il y avait beaucoup moins de ces hideuses œuvres d'art





à Subure que dans n'importe quel autre coin de Rome. C'était l'une des raisons pour lesquelles Aedon aimait bien l'endroit. Il ne s'y sentait pas chez lui. Il ne se sentait chez lui nulle part. Mais ici, au moins, il était un marginal parmi d'autres, pas le parent bizarre dans le dos duquel les courtisans murmuraient.

L'humidité avait percé depuis longtemps le cuir de sa capuche, lorsqu'il s'arrêta devant une *insula* à quatre étages, un peu plus grande et plus solide que ses voisines, mais tout aussi crasseuse. De la lumière filtrait sous les volets clos.

Aucun chien errant ne s'abritait sous son porche, aucun rat couvert de puces ne passait jamais devant sa porte. Car les animaux étaient sensibles à la magie. Or, sous le seuil, Aedon avait enterré des amulettes de protection, des petites poupées à l'effigie d'Aylus et de ses principaux agents, entourées de fines lamelles de métal sur lesquelles étaient inscrites des formules ésotériques. C'était un sorcier originaire d'Orient qui les lui avait fournies. En échange, il avait fait évader sa famille des prisons de Rome. Encore une arrestation arbitraire, les braves gens n'avaient pas commis de crimes. *Pas encore*, selon les augures.

Aedon ne nourrissait pas beaucoup d'illusions sur l'efficacité réelle des petites poupées, même si l'une d'elles avait été élaborée avec de vrais cheveux d'Aylus. Si l'Empereur Devin braquait son attention sur Subure, et sur cette *insula* en particulier, il ne lui faudrait pas longtemps pour percer cette défense dérisoire. Cependant, aujourd'hui, ce n'était pas vraiment sur la magie que comptait Aedon. Non, il avait beaucoup mieux. Il avait organisé une diversion.

Il se saisit du heurtoir de bronze, une tête de taureau, et le cogna cinq fois contre la porte, en respectant un rythme



AETERNIA

Gabriel Katz

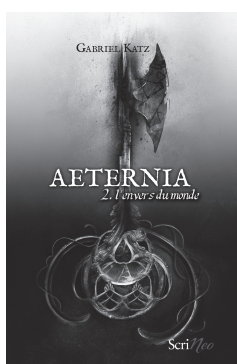
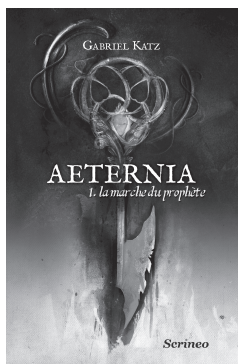
Lauréat du Prix des Imaginales 2013

Lauréat du Prix des Halliennales 2014

Leth Marek, champion d'arènes, se retire vaincu, au sommet de sa gloire. Il a quarante ans, une belle fortune et deux jeunes fils qu'il connaît à peine. C'est à Kyrenia, la plus grande cité du monde, qu'il choisit de les élever, loin de la violence de sa terre natale. Lorsqu'il croise la route d'un culte itinérant, une étrange religion menée par un homme qui se dit prophète, l'ancien champion ignore que son voyage va basculer dans le chaos.

À Kyrenia, où l'on adore la Grande Déesse et les puissants du Temple s'entredévorent, une guerre ouverte éclate entre deux cultes, réveillant les instincts les plus noirs. La hache de Leth Marek va de nouveau tremper dans le sang...

Le plus violent des combats est celui que l'on mène contre ses propres croyances.



« Très bien écrit [...] le roman se dévore d'une traite. Gabriel Katz, avec son sens habituel du suspense, réussit le tour de force de nous laisser haletants à la dernière page. »

Jean-Luc Rivera, pour ActuSF.com

Imprimé en France par XXX

Droits de traduction et de reproduction réservés
pour tous les pays. Toute reproduction de cet ouvrage,
même partielle, est interdite (loi 49.956 du 16.07.1949).